

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

# L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.  
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 16

MONTRÉAL : 7 MARS 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

## “ NOS FÉDÉRÉS ”

C'est avec joie que l'“Étudiant” a accueilli le résultat du scrutin de vendredi dernier: la très grande majorité des étudiants s'est montrée favorable au projet de fédération universitaire.

Or, chacun sait, parmi ceux qui ne dédaignent pas, à l'origine, de lire notre modeste revue, que l'“Étudiant” fut fondé précisément dans le but de réunir toutes les facultés entre elles.

Cependant, notre joie n'est pas sans mélange. Tous les étudiants, à vrai dire, ont reconnu l'opportunité et les avantages d'une fédération à Laval. Ils en ont voté le principe.

Mais, sans vouloir être pessimistes, nous entretenons des craintes au sujet de la mise à exécution du projet.

Sur les six groupes dont est formée notre population universitaire, cinq, il est vrai, sont entrés d'un pas ferme dans l'Association Générale, mais un groupe, important, le groupe des Étudiants en Droit et en Loi a refusé d'adhérer à une constitution qui semblait préjudiciable à ses intérêts et à ses droits.

Jusqu'à quel point a-t-il raison? ou dans quelle mesure, a-t-il tort? Nous laissons à chacun le soin de décider s'il a fait son devoir et tout son devoir, dans cette malheureuse affaire.

Quoi qu'il en soit, l'union des facultés telle que la voulaient ses auteurs n'existe pas encore. Elle n'existe pas encore parce qu'une faculté avec laquelle il faut compter se tient à l'écart. Elle n'existe pas encore parce qu'une autre faculté, malgré l'approbation votée, ne se considère pas, à ce qu'on dit, comme définitivement agréée.

Or, quel était le but auquel visaient les Pères de la Fédération? Ils avaient l'intention non pas de créer une simple association d'étudiants ayant un conseil fédéral à sa tête seulement pour la forme, non, ils ambitionnaient d'amener les diverses facultés de Laval à se fusionner aussi étroitement que possible et d'arriver de la sorte à avoir

une Université solide et influente parce qu'elle serait unie. Il ne semble pas que leur but eût été atteint, du moins d'une façon satisfaisante.

Et pourtant, personne ne désapprouve l'idée d'une fédération, personne ne la combat, si ce n'est Sancho Pança! Est-il donc impossible de réussir à l'implanter d'une manière durable chez nous? Faut-il considérer les derniers événements comme un verdict immuable? Nous ne le croyons pas. Nous devons avoir assez de courage pour entreprendre, s'il le faut, de nouvelles négociations, de nouveaux pourparlers. Les intérêts se heurteront, les idées s'entrechoqueront; mais si la lumière, la solution pratique devait en jaillir, qui songerait à le regretter?

Que la Faculté de Droit tout particulièrement fasse la révision de ses paroles et de ses actes en ces derniers temps; qu'elle se demande si elle n'aurait pas dû accepter le mode alternatif lui-même malgré ses défauts, comme un mode transitoire susceptible, dans une époque plus ou moins rapprochée, d'être remplacé par un système mieux en rapport avec les besoins du moment; qu'elle se mette bien en tête qu'il lui sera extrêmement difficile d'organiser quoi que ce soit si les autres facultés coalisées s'avisent de lui faire concurrence; enfin, qu'un jour viendra où il lui faudra peut-être solliciter sa place dans une Association, d'où elle se sera exclue d'elle-même. Et le geste ne sera plus si facile ni très honorable.

Tandis qu'aujourd'hui, avant que la situation ne s'aggrave et ne devienne sans remède, repassons ce que nous avons dit et fait, concédons quelque chose pour le bien général: la bonne entente est à ce prix.

L'“Étudiant” s'emploiera du mieux qu'il pourra à affermir à Laval cette fédération des facultés qui, nous en sommes convaincus, reste le seul moyen de rendre notre Université forte, durable et brillante.

Jules d'ANCHOIS.

## NATIONAL

CABOTINS ! COMEDIE EN 4 ACTES PAR E. PAILLERON

Pailleron vivait dans un temps où l'usage était “de rire d'un oeil et de pleurer de l'autre”. C'est pourquoi, à l'instar de ses contemporains: Dumas, Augier et Sardou, l'auteur de l'Étincelle a voulu consacrer définitivement dans Cabotins l'union du vaudeville et du mélodrame. Union difficile. Ces deux conjoints d'humeur incompatible font ordinairement mauvais ménage et, comme dans tous les ménages mal assortis, l'une des parties finit toujours par rosser l'autre d'importance. Dans le cas présent, c'est le mélo, ce cher vieux mélo, qui fiche des coups de pied dans les reins de cette bonne fille de comédie et qui l'envoie coucher au deuxième plan, parmi les accessoires et les comparses. Seulement elle y fait bonne contenance, cette pauvre maritorne battu. Malgré son air humble, c'est encore elle que nous préférons.

La vie est un chassé-croisé d'événements burlesques et tragiques. Soit. Mais ce n'est pas une raison pour que l'artiste ou le dramaturge nous présente “ces éléments divers dans leur confusion. Il doit, au contraire, les isoler pour nous les faire mieux comprendre”. C'est précisément ce que Pailleron n'a pas fait. On peut résumer sa pièce: “Un drame pas tout neuf et un vaudeville pas tout frais—vaudeville qui voudrait bien se faire prendre pour une comédie de moeurs”—le tout agencé “avec une adresse divertissante encore, mais qui parfois semble un peu lasse... et qui n'est pas exempte d'une sorte d'impudeur”.

Souffrez, maintenant, que je vous présente le mélodrame.

Pierre Cardevent est un jeune sculpteur, sympathique à l'excès puisqu'il est sans le sou, mais non sans talent. Il expose, au Salon, un père “Chanson d'Avril”, qui va lui valoir la Grande Médaille. Le jour du vernissage, par un de ces hasards qu'on ne voit qu'au théâtre, il rencontre Mlle Louise-Valentine, tout court, jeune fille de très mauvaise éducation mais d'un très bon coeur. Elle a été jadis recueillie par M. de Laversée, fonctionnaire arrivé par la poésie, lequel la légua à son neveu, un godiche ambiteux, grisonnant et cornard. Toutes ces qualités requises pour un Georges Dandin de vaudeville, ne l'empêchent pas de faire de la critique d'art, de travailler à un gros ouvrage illisible, sur Murillo, sa vie, son oeuvre, enfin de convoiter passionnément un fauteuil à l'Institut. Valentine fut élevée dans le salon de Mme de Laversée, au milieu d'artistes entreprenants et libertins. Vers l'âge de 17 ans, elle s'est amourachée d'un jeune peintre avec lequel elle a manqué de faire des sottises. Heureusement pour elle, son bel ami s'est carapaté au Japon. En jeune première qui connaît son répertoire, elle en a fait une maladie qui n'a que failli la tuer. Elle en sort plus fraîche que jamais, avec un petit coeur tout flambant neuf, qui ne demande qu'à servir d'auberge à quelque beau voyageur lassé. Mais cette passade innocente avec son peintre l'a terriblement compromise. Cette prétendue aventure est devenue la fable des salons et des ateliers. Pierre l'aime, quand même, et Valentine, de son côté, raffole de Pierre. Elle pose chaque jour, pour son buste qu'exécute, lentement son amoureux. Ces longues séances leur procurent de charmants tête-à-tête. Hélas! La mère Cardevent a entendu jaser sur son compte. Valentine comprend bientôt que de méchantes langues ont répété à tout brave paysanne les calomnies qui maculent sa réputation. Elle sent que son amour est insensé, que Mme Cardevent s'opposera toujours au mariage de son fils avec une jeune fille dont on raconte les pires choses. C'est pour cela qu'elle ne remettra plus les pieds à l'atelier. Pendant que son buste sèche, chez Pierre, sa situation, chez ses protecteurs, se gâte diablement. Mme de Laversée est belle, Valentine l'est

## Les Passions

Le vent sur le grand bois se lève.  
C'est d'abord un bruissement  
Léger, subtil, vague, endormant.  
Comme un vol d'ailes dans un rêve...  
—Oh! l'éveil des premiers frissons  
Au fond de l'âme vierge encore  
Plus gai qu'un babil à l'aurore  
Dans un nid de jeunes pinsons.

II

Le vent grandit dans les ramures,  
C'est un choc de vives chansons  
Qui se brodent en joyeux sons  
Sur la trame des doux murmures...  
—Oh! le chant des pures amours  
Dans l'âme noyée aux ivresses  
Des espérances charmeresses  
Oh! l'allégresse des beaux jours.

III

Le vent mugit et se lamente,  
Rauque hurlement de fureur.  
La forêt tremble de terreur  
Dans le fléau de la tourmente...  
—Oh! l'âpre choc des passions  
L'orage fatal et néfaste  
Qui flagelle, blesse, dévaste  
L'âme en proie aux convulsions!

IV

Le vent se modère et s'apaise  
Sur les ruines il s'endort.  
Et c'est son silence de mort  
Qui sur la forêt tombe et pèse...  
—Oh! le calme aride et trompeur  
En l'âme déchirée et meurtrie  
Qui pour longtemps endolorie,  
Va s'endormir dans la torpeur!

Achille MILLIEN.

## Résultat général du scrutin de vendredi dernier sur la fédération universitaire

### CINQ FACULTES FEDEREES :

Faculté de Médecine, par une majorité de 93 sur 120 votes enregistrés.

Chirurgie Dentaire, par une majorité de 84 sur 89 votes enregistrés.

Polytechnique, par une majorité de 43 sur 105 votes enregistrés.

Médecine Vétérinaire, par une majorité de 35 sur 36 votes enregistrés.

École de Pharmacie, par une majorité de 26 sur 33 votes enregistrés.

### UNE FACULTE DISSIDENTE :

Faculté de Droit, par un vote de 19 contre 3.

L'OFF. RAPPORTEUR.

x x x

### RESULTAT DETAILLE :

1e QUESTION : Etes-vous en faveur d'une fédération universitaire à Laval ?

REPONSE : Oui, 364; non, 39.

2e QUESTION : Acceptez-vous le projet de fédération tel qu'élaboré par les Comités de Régie ?

REPONSE : Oui, 295; non, 74.

3e QUESTION : Etes-vous en faveur de l'amendement Racine ?

REPONSE : Oui, 54; non, 230.

4e QUESTION : Etes-vous en faveur de l'amendement Allard ?

REPONSE : Oui, 121; non, 169.

5e QUESTION : Etes-vous en faveur de la

motion Lamarre ?

REPONSE : Oui, 259; non, 99.

Nombre de votes enregistrés : 405.

### AMENDEMENTS AU PROJET DE CONSTITUTION DE L'A. G. E. L.

#### Amendement Racine

Proposé par J.-S. Racine, E.E.L., secondé par J.-P. Lanctôt, E.E.D.

1o.—Que, dans l'article VII, le mot “alternativement” soit retranché;

2o.—Que, dans l'article VII, tous les mots après “dans trois facultés différentes” soient retranchés;

3o.—Que l'article VII se lise comme suit : Le bureau susdit devra choisir les officiers généraux dans les facultés indifféremment.

#### Amendement Allard

Proposé par A.-A. Allard, secondé par J.-S. Lamarre:

Que l'article I du projet de Constitution de l'A. G. E. L., soit ainsi amendé : L. A. G. E. L., a pour but non seulement de grouper en une seule grande union tous les étudiants de Laval, mais aussi d'obtenir des directeurs actuels de la Maison des Étudiants l'administration de ses deniers. Toutes les organisations ayant un caractère universitaire, devront être dirigées exclusivement par l'exécutif de l'A. G. E. L.

#### Motion Lamarre

Proposé par S. Lamarre, E.E.D., secondé par A.-A. Allard, E.E.D., qu'il soit ajouté un XIIIe article, au projet de Constitution de l'A. G. E. L., qui se lise comme suit: Seule majorité absolue des membres du conseil fédéral de l'A. G. E. L., pourra modifier la présente constitution.

# " L'Assassinat de Jumonville "

Conférence donnée au Cercle Laval, le 28 janvier 1913  
par M. Alfred S. Labelle, E. E. D.

(Suite et fin)

L'argument de Guizot est donc plutôt une insulte à la mémoire de Washington, puisqu'elle laisse voir qu'il a agi sans discernement dans cette affaire. Mais ce n'est pas tout. Dans son admiration fervente pour son coreligionnaire, Washington, le célèbre historien français en a même oublié les données de l'histoire, Washington—que Guizot se rassure—n'a pas signé par surprise la capitulation. Elle lui a été traduite clause après clause par le capitaine Van Braam, un officier d'origine hollandaise, qui servait sous ses ordres. Si donc—et il ne saurait y avoir de doute à ce sujet—Washington a signé en toute connaissance de cause que les prisonniers qu'il rendait avaient été faits "dans l'assassinat de Jumonville" et que le fort Nécéssité était assiégé pour venger ce même assassinat,—si Washington dit-je, a signé pareil aveu—c'est qu'il ne pouvait prétendre en être innocent en présence des nombreux témoins de son acte de sauvagerie.

C'est alors que Parkman vient à la rescousse pour sauver la réputation de Washington déjà bien compromise. "Quoi qu'il en soit" lisons-nous dans "Montcalm-Wolfe" (page 164, Vol. 1) Van Braam anxieux de voir signer la capitulation et de mettre fin à cette affaire, traduisit incorrectement certains passages, et surtout "l'assassinat du sieur Jumonville" qu'il traduisit par "the death (la mort) of Jumonville".

Habile argument, en vérité, et Parkman a du être fier de l'avoir trouvé. Mais il a oublié qu'après le mot assassinat qu'il prétend avoir été traduit par death (mort) il y avait "porteur d'une sommation" (bearing a summons). Il reste donc admis quand même, et cela sous la signature de Washington, que Jumonville a été tué porteur d'une sommation.

Or le code de la guerre déclare que la mort d'un parlementaire est un assassinat. Washington une fois de plus est donc bien coupable, et Parkman en est pour ses frais.

Mais heureusement pour l'Angleterre, une si mauvaise cause n'a pas trouvé chez tous les Anglais d'aussi ardens défenseurs.

Philippe Aubert de Gaspé, ce charmant conteur, dont la grand-mère était la soeur du malheureux Jumonville, raconte à ce sujet dans les notes qui accompagnent ses "Anciens Canadiens" l'anecdote suivante qui ne manque pas de piquant.

"Le colonel Malcolm Fraser, lors de l'invasion du Canada par le général Wolfe, faisait partie d'un détachement qui incendia les habitations des Canadiens, depuis la Rivière Ouëlle jusqu'à la Rivière des Trois-Saumons. Devenu, après la conquête, l'intime ami de ma famille il répondait à mon grand père lorsque celui-ci se plaignait de cet acte de vandalisme:

—Que voulez-vous, mon cher ami, à la guerre comme à la guerre: vos Français embusqués dans les bois tuèrent deux des nôtres lorsque nous débarquâmes à la Rivière Ouëlle.

—Vous auriez dû au moins, répliqua mon grand-père épargner mon moulin à farine; mes malheureux censitaires n'auraient pas été réduits à faire bouillir leur blé pour manger en sagamité comme font les sauvages.

—A la guerre comme à la guerre, ajoutait ma grand-mère. Je veux bien vous accorder votre maxime, mais était-ce de bonne guerre d'avoir assassiné mon jeune frère Villiers de Jumonville, comme le fit au fort Nécéssité, M. Washington, votre compatriote.

—Ah! Madame, répondait le colonel Fraser, de grâce pour l'honneur des Anglais ne parlez jamais de ce "meurtre atroce".

Il n'y a pas d'autre mot pour qualifier l'action odieuse de Washington au fort Nécéssité. C'est je crois,—d'ailleurs la conclusion qui s'impose à tout homme qui ne considère pas l'histoire comme un panégyrique continu, dont le seul et unique but est d'exalter certains hommes et de chercher à faire croire qu'ils sont sans défauts.

On rapporte que Louis XII, lorsqu'il monta sur le trône de France, répondit aux courtisans qui lui conseillaient de se venger de

ceux qui l'avaient offensé, quand il était duc d'Orléans: "Messieurs, le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans". Ceux qui se sont fait les panégyristes de Washington semblent s'être appuyés sur un raisonnement analogue. Le grand fondateur de la grande république américaine ne saurait être responsable des petites fautes du petit officier du fort Nécéssité.

Mais, Messieurs, autant cette parole de Louis XII peut paraître grande, sublime même, parce qu'elle dénote un cœur magnanime, autant celle des flatteurs de Washington paraît basse et mesquine parce qu'elle dénote un cœur de courtisan ébloui par les succès de son héros.

Eh quoi, suffirait-il donc d'être célèbre pour excuser les pires forfaits?

Messieurs, si la fortune des armes n'avait pas servi à Washington, si au lieu de fonder la république des Etats-Unis, il était mort au fort Nécéssité, ou condamné par une cour martiale,—comme le méritait son crime—il n'y aurait eu qu'un cri parmi tous ceux qui excusent aujourd'hui sa faute pour le traiter de malfaiteur et d'assassin. Mais, voilà, Washington n'a pas eu au fort Nécéssité le châtiment de sa conduite, il est même devenu le grand héros des Etats-Unis. Vous n'avez pas le droit d'y toucher, disent les historiens américains, quelles qu'aient pu être ses erreurs de jeunesse.

Mais ne vous y trompez pas, et si grande que soit votre admiration pour le fondateur des Etats-Unis, n'oubliez pas cependant que lorsqu'il était lieutenant-colonel d'un régiment de Virginie, il a lâchement assassiné un jeune officier français qui venait à lui en parlementaire. Et quel qu'impérissable que puisse être l'oeuvre de la république voisine, cet assassinat restera toujours une tache à la mémoire de son premier législateur.

Un mot, et je termine.

J'ai longuement parlé de Washington au cours de ce travail, et bien peu de Jumonville. Je ne voudrais pas finir sans déposer sur la tombe de ce martyr de l'honneur militaire l'humble tribut de mon admiration.

Je terminerai donc en vous citant ces vers qu'un poète français adresse aux assassins de Jumonville. Pussions-nous les voir un jour, gravés — si jamais la vallée de l'Ohio redevenait française—sur une colonne élevée sur le théâtre même du crime à la mémoire de ce héros de l'honneur et à la honte de ses bourreaux.

Perfides dans la guerre, et traîtres dans la

[paix

A la foi des traités par système indociles

Anglais! dans ce tombeau repose Jumon-

[ville

Rougissez, s'il se peut à l'aspect d'un

[Français

Si par l'assassinat dans vos fureurs bru-

[tales

De ce jeune héros vous crûtes vous venger

Après un tel forfait, atroces cannibales

Il ne vous restait qu'à le manger!

Alfred S. LABELLE.

## Ils fêtent leur ex-président

Même en supposant pour un moment que les murs du Club Montcalm aient oreilles... et parole—avouez en effet que les uns vont rarement sans l'autre—, je doute fort qu'ils puissent dignement raconter aux générations futures toute la belle gaieté que ne cessèrent d'y faire régner les étudiants en chirurgie dentaire de 1912-1913. Hier c'était deux fêtes aux huitres, que votre serviteur s'est permis de vous faire goûter.—oh, rien que de loin, bien entendu—, amis lecteurs, aujourd'hui c'est une soirée intime organisée spécialement en l'honneur des finissants. A cette occasion on avait ménagé une jolie surprise à l'ex-président Bourgeois. Que ne voit-on pas en effet soudain? Un parchemin enroulé se déroule, l'ami Frédéric Houde monte sur une banquette et fait un signe: c'est une adresse qu'on lit... cependant

# A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST

Fourrures, Chapeaux, Cravates,  
Cols, Gants, **BERETS**, Etc., Etc.

N. B. — 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'indentité

Tel. Est 768.

Ouvert le soir.

**F. M. CURRAN**  
CHAPEAUX ET CASQUES

352 Sainte-Catherine Est. coin Berri.  
Spécialité: Marque Mansfield.

qu'une superbe canne à pommeau d'or — "Tout naturel, puisque ces messieurs sont des artistes en or", me souffle à l'oreille ce Paquette, toujours spirituel—se dandine aux mains de Picote, toute impatiente de passer au bras de ce ni que, au milieu d'une assourdissante "publication de ban" sonore, elle épouse pour la vie. Et Bourgeois y va de son petit discours: il remercie cordialement ses confrères de la marque d'estime qu'ils lui donnent. "Si je n'ai pas trop mal réussi à bien administrer les choses de la faculté dentaire pendant mon séjour à la présidence, ajoute-t-il délicatement, cela est dû en très grande partie à la bienveillante générosité de nos professeurs et tout particulièrement du directeur de notre école".

Notre sympathique ami Houde, président actuel des E. C. D., a prouvé une fois de plus qu'il sait faire les choses suivant le code de la camaraderie universitaire. Avait été en effet invités à prendre part à la fête nos amis E. Ladouceur, E.E.L.; W. Lacroix, E.G.C.; J. B. Mandeville, J. H. A. Paquette, E.E.M., etc., qui prirent successivement la parole.

Au succès des finissants de Chirurgie Dentaire '13, à la santé des amis Houde et Bourgeois, je lève... badine et bérêt!

Robert DENT-DE-LION.

## " La Prudence est la mère de la sureté "

Et notre Directeur prend des leçons d'escrime! Le saviez-vous? Non, vous ne vous en doutiez même pas à le voir passer le cigare aux lèvres, la figure toute épanouie, satisfait d'un article écrit pour l'Etudiant".

Il n'a pas la prétention de devenir bretteur, non plus que d'éclipser en gloire l'immortel d'Artagnan. Cet illustre pourfendeur de jadis n'avait qu'une seule préoccupation, celle d'embrocher les gens qui lui barraient la route et d'augmenter de jour en jour le nombre de ses duels.

Non, encore une fois, l'ambition de notre Directeur ne va pas jusque là. Tout au plus, a-t-il senti le besoin, étant placé à la tête d'un journal de combat, de se prémunir contre les provocations éventuelles qu'il pourrait recevoir de ses adversaires.

Aussi bien, ayant des visées plus modestes, il n'a jamais voulu se chauffer de longues bottes, comme le faisait autrefois le capitaine des Mousquetaires et c'est toujours les pieds serrés dans d'élégantes chaussures achetées chez Dussault, coin Sainte-Catherine et Saint-Denis, qu'il se rend à ses exercices d'escrime.

## Mon Courrier

GERMAINE A...—Nous publierons un peu plus tard votre joli travail.

A. DE LA R.—Votre envoi paraîtra la semaine prochaine.

JEAN JASON.—Nous croyons qu'il vaut mieux ne pas publier votre "Rions".

Jean d'ISCRET.

## ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

## La Banque d'Epargne

De la

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL  
Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$33,000,000  
Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales à  
Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne

Tel. Est 6431.

La chaussures SLATER est toujours la même

"SLATER BOOT SHOP"  
413 Ste-Catherine Est

Spécialité, pointure étroite.

A. E. BROUSSEAU.

Amis! N'oubliez pas MM. H. DESJARDINS ET CHARBONNEAU, 1202 Saint-Denis (Près Mont-Royal), qui offrent en vente des sacs de voyage, des valises et des articles de merceries. (Spécialité: points les plus grands). Etudiants, l'on vous fera une réduction libérale.

## " LE PHOTOGRAPHE CONNU "

*Albert Dumais*

249 RUE SAINTE-CATHERINE EST  
Près Sanguinet, MONTREAL  
TELEPHONE: Bureau Ep 5556  
Rés. Ep 229

## MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront de la crème à la glace pour eux et d'excellents chocolats pour "elles"

## JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE  
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

## "Rentiers en 20 Ans"

La Caisse Nationale d'Economie

(Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, ch. 93). Capital inaliénable accumulé: \$700,000. Versements mensuels: 25 ou 50 centins.

Les membres de la Caisse Nationale d'Economie, retireront chaque année, après 20 ans de sociétariat, Dix ou même Quinze fois plus de revenus, sur leur placement, que si, individuellement ils avaient placé leur argent à intérêt composé. La rente qui leur sera payée, leur vie durant, est INCESSIBLE et INSAISSISSABLE.

Pour renseignements:

ARTHUR GAGNON, administrateur, 296 Boulevard Saint-Laurent, Montréal.

## Chronique Universitaire

Fédération Universitaire  
"Et elles...?"

Quoi l'on vous traite ainsi, beautés à l'oeil  
[mutin,  
A qui je dis le soir, mes sonnets du matin!  
("Don César"-Ruy-Blas-V. Hugo).

La galanterie se meurt, la galanterie est morte, chez nous : nous ne sommes plus français.

L'esprit parisien, nous ne l'avons jamais eu, et ce n'est qu'en lisant les couplets de Désaugiers ou de Béranger que nous l'avons connu; la franche gaieté française, que seules les premières générations qui vinrent à l'université Laval possédèrent, est disparue depuis longtemps: les "jokes" américains l'ont tuée; il est vrai que le peuple français, lui-même l'a perdue, cette gaieté toute pétillante d'esprit qui eût son apogée au temps de Piron et de Scève, mais au moins, en France, on a sauvé du naufrage où vont se perdre les vieilles coutumes et les qualités des aïeux, on a sauvé dis-je la galanterie: le peuple français est le peuple le plus galant de la terre... et nous, nous n'avons pas même cette qualité-là, nous n'avons plus que le parler de français et encore, quel français pitoyable!

Comment, nous avons ici, à Montréal, une école d'enseignement supérieur pour les jeunes filles; cette école est affiliée à notre université; ces jeunes filles étudiantes viennent aux mêmes cours de littérature et d'économie politique que nous suivons nous-mêmes; elles lisent, comme nous l'avons fait, Sophocle, Eschyle, peut-être même Aristophane, dans toute la majesté du texte—comme disait mon professeur de Belles-Lettres—et apprennent les principaux chants de l'Illiade par coeur; elles s'enflamment, comme nous autrefois, à la lecture de Cicéron; se refroidissent à la lecture de Tacite; et composent des vers amoureux après avoir lu Ovide ou Horace; elles ont rêvé d'aimer leurs futurs, comme Andromaque aime Hector, en parcourant les oeuvres de Racine, ou d'être aimées comme Chimène en lisant et relisant le "Cid"; elles ont affirmé, dans des lettres à mon adresse, qui furent publiées ici, dans l'"Etudiant", connaître Lemaitre, Faguet, Barrès, Bourget et nombre d'autres écrivains; que dis-je, elles connaissent parfaitement Jean-Jacques Rousseau et Jouffroy et je n'en veux pour preuve que cette charmante conférence qui nous fut faite, il y a à peine deux semaines, aux cours du lundi, par une élève de l'école de la rue Sherbrooke; qui nous a critiqué une page des oeuvres de Rousseau, en citant Jouffroy et beaucoup d'autres penseurs, sui generis, et en comparant la page en question avec le reste de l'oeuvre du grand rêveur que fut Rousseau: Oh! je sais plus d'un malin qui me dira que la conférencière ne savait même pas dans quel ouvrage du grand écrivain se trouvait ce passage; mais qu'est-ce que cela prouve? ne vous est-il donc jamais arrivé, à vous, d'oublier?—ces demoiselles sont charmantes, intelligentes, savantes comme nous le sommes tous plus ou moins, et l'on établit la Fédération universitaire pour toutes les facultés de Laval, sans les inviter à en faire partie, elles qui sont des universitaires comme nous, qui sont de l'université au même titre que nous!

Eh bien! moi, je crois de mon devoir de protester au nom de nos aimables confrères et compagnes, et je proteste avec la dernière énergie!

Oh! je sais qu'on va crier au manque de sérieux, au frivole; ceux qui pensent ainsi, ne sont que de méprisables blasés.

C'est toi Paquette, toi Ladouceur, vous tous les auteurs de la fédération, c'est vous qui avez agi ainsi! et tu n'as pas protesté, au moins toi, Houde, l'arbitre des élégances parmi nous, toi le président le mieux ganté de toutes les facultés de Laval, tu n'as pas élevé la voix?

Mais où sommes-nous donc? en quel temps vivons-nous? à quel point de dégradation les étudiants sont-ils donc rendus?

Est-ce que vous les premiers, messieurs les présidents, est-ce que vous n'avez pas maintes fois l'occasion de vous féliciter de l'appui effectif que vous prêtent nos amies et de l'encouragement qu'elles ne cessent de vous prodiguer dans l'organisation de vos soirées théâtrales ou de vos euehres-danse?

Il me semble pourtant que nos amies ont toutes les qualités requises pour représenter dignement notre université en tout et partout; elles nous sont supérieures dans

tous les genres d'organisation, car d'un sourire, elles savent vaincre les avarices les plus obstinées; les portes et les coeurs de tous ceux qui achètent des billets d'opéra, de théâtre ou qui nous aident de leur argent dans différentes circonstances, leurs sont ouverts à deux battants, si je puis ainsi m'exprimer; mieux que nous, elles savent administrer notre maison, car elles sont économes et discrètes, en un mot elles feraient d'adorables présidents...

Nous devons féliciter la faculté de droit de s'être abstenue de voter vendredi dernier pour protester contre cet oubli déplorable que faisaient de nos chères amies, les pères de la fédération universitaire, et j'ose espérer que les jeunes filles étudiantes, leur en sauront gré.

Jacques HERMIL.

P.-S.—Et surtout, qu'on ne vienne pas me dire que je me suis vendu.

J. H.

× × ×

AU FIL DES JOURS...

Chez les E. E. D.

Les E. E. D., par un vote important ont décidé vendredi dernier après le premier cours du matin de remettre à plus tard l'ouverture de leur poll, et ceci pour deux raisons: la première c'est qu'on croyait être obligé de se courber sous le voeu de la majorité si les amendements proposés à la constitution étaient rejetés; et la seconde c'est que la faculté de droit, trompée par de fausses assertions de Lanctôt, a cru devoir protester, en s'abstenant de voter ce jour-là, contre une injure imaginaire que lui aurait faite Paquette, en allant tenir une assemblée dans une autre faculté en faveur de son projet, sans avoir, au préalable, invité Racine et al., pour défendre leurs amendements: lorsqu'en réalité Lanctôt lui-même fut invité par Paquette, à tenir une assemblée contradictoire.

Que fera maintenant la faculté de droit? Nous posons la question à ceux qui l'ont mise dans la position où elle est aujourd'hui.

× × ×

On se demande toujours, ici, quand Lanctôt va venir expliquer devant sa faculté ses fausses allégations de vendredi dernier.

× × ×

Concert-boucane.

Notre ami Ladouceur, président des E. E. D., a réellement trouvé le secret de distraire agréablement et d'égayer ses copains: toutes ses organisations ont un cachet d'originalité et de distinction qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Le concert-boucane de samedi dernier a été un franc succès, sous tous rapports...

× × ×

Chez les E. E. M.—Concert-boucane.

La mode en est aux concerts-boucane de ce temps-ci à l'Université: les E. E. M., en ont eu un, lundi dernier.

J'ai interviewé Leriche, à ce propos, et voici ce qu'il m'a dit: "Notre concert-boucane a été très réussi, ma chanson a remporté un succès épatant; fais en une critique dans la prochaine chronique. N'oublie pas de dire que j'ai été inspiré pour écrire cette poésie par l'amour que j'ai pour une jeune fille, et que j'ai su trouver des vers, des mots qui rendent bien mon état d'âme. On m'a dit que ma chanson... Ma chanson fut chantée... J'ai composé ma chanson..." etc.

Je vous laisse à penser si j'en ai su long sur le concert-boucane des E. E. M.

J'ai su par ailleurs, que ce fut un succès.

J. H.

## NATIONAL

(Suite de la lière page)

tes". Caracel barbouille des croûtes, Larvéjol publie des romans scandaleux. Ce n'est, uniquement pour se faire démolir par les critiques ou conduire en correctionnelle. Moyen infaillible d'avoir son nom dans les journaux et de se faire connaître du grand public... Pégomas, à force d'intrigues, s'est fait nommer secrétaire de Laversée qu'il veut faire asseoir dans un fauteuil d'académicien en le faisant passer par la députation. Il s'en va préparer lui-même l'élection de son patron, dans la ville de Calligou Le coquinasse de Pégomas manigance si bien son affaire qu'il substitue sa candidature à celle de ce fantoche de Laversée. Dans ce pays "où l'homme parle comme l'oiseau chante" sa verbeuse éloquence lui assure tous les suffrages... Mais Laversée?

## Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

## NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 10 MARS 1913.

### "Le Triomphe de la Croix"

## THEATRE - NATIONAL

SEMAINE DU 10 MARS 1913.

### "LES PLUMES DU PAON"

Pégo le persuade de se désister en sa faveur, après lui avoir garanti sa nomination à l'Académie.

Et c'est l'apothéose de tous ces Méridionaux vantards et passionnés de succès. Pour moi, ils ne sont pas plus cabotins que Numa ou Tartarin. Il me semble que l'on a confondu le cabotinage avec les rodontades turbulentes des habitants de ce pays où, sur les routes blanches, tantôt balayées par la mistral, tantôt poudroyant sous un "grand soleil d'argent mat" entre les jardins d'oliviers et de petits chênes, tournoie la farandole et chante le galoubet. Dans cette pièce, il n'y a que deux caractères qui soient étudiés d'assez près: celui de Mme de Laversée et de Pégomas. Tous les autres ne sont que des "esquisses indicées" ou des ombres de pure convention théâtrale. Quelques scènes—entre Mme de Laversée et Valentine, au 3, entre Pégomas et Laversée, au 4,—sont habilement construites. Presque toutes les autres ne sont que du "truquage" assez adroit... Cette comédie ne remporte pas moins un fier succès. Cela prouve qu'il n'est pas toujours nécessaire de produire un chef-d'oeuvre pour réussir, mais qu'il suffit de savoir flatter les instincts et les goûts populaires. C'est un art difficile dans lequel l'auteur de "La Souris" excelle incontestablement.

× × ×

Le rôle de Pégomas vaut, à lui seul, toute la pièce. Il en est l'âme, la vie, le mouvement. Aussi son interprétation requiert un talent vigoureux et fièrement original. M. Lombard s'est montré bien chétif dans la création de ce type de politicien "tout en surface", plein d'exubérance, de bagout et de détours ingénieux. Son personnage manque d'ampleur et de brio. Le portrait qu'il en trace est falot et maladroit. Sa prononciation triturée de provençal rend son débit bredouillant et incompréhensible. Quelques-unes des plus belles scènes sont expédiées à la bonne franquette, sans couleur et sans puissance. Je lui reproche amèrement d'avoir fait de ce Pégomas, dont il pouvait tirer des effets inouïs, une silhouette effacée, impersonnelle et encombrante... C'est du beau gâchis...

M. Filion joue avec ferveur, Grigneux, ce bohème sentimental. M. Brain incarne avec beaucoup de soin l'imbécile de Laversée. Cela l'honneur d'avoir apporté à ce bout de rôle une si grande attention. M. Scheler nous présente plaisamment ce beau "féroce" de petit médecin. M. Chanot fait bien dans Pierre, sculpteur talentueux et honnête. MM. Pelletier, Robi et Mallet, trois gais cahots, s'amusez autant que le public.

Mme Briant est, décidément, une belle artiste. Sa Valentine est, tour à tour, coquette, malicieuse, humble et passionnée. Tout cela, avec quelles nuances dans l'intonation et quelle sincérité dans l'attitude et l'expression.

Mme de Laversée (Mme Vhéry) est une belle femme ambitieuse et sensuelle et Mme Cardevent (Mme Devoyod) une maman bien tendre, quelque chose comme une Rose Maman pieuse et indulgente.

G. DELOBELLE.

× × ×

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.

Rédaction.—Noël Fautoux.

Administration.—J. B. Mandeville

Adresse:

"L'Etudiant",

Université Laval,

Montréal.

## Une leçon d'énergie

Mardi dernier, le doyen de la Faculté de Droit, l'hon. juge Mathieu, reprenait sa chaire de droit civil.

Victime d'un malheureux accident qui lui fractura la jambe, il y a cinq semaines, le juge Mathieu avait dû prendre un repos forcé. Il avait même songé un moment à donner sa démission. Mais une requête signée par tous ses élèves le fit renoncer à son projet. Et depuis lors il n'eut qu'une pensée, retourner le plus tôt possible à l'Université au milieu de ses "chers enfants".

Ce fut une ovation qu'on fit à cet excellent professeur, quand il apparut dans la salle de cours, seul, appuyé sur ses béquilles, défiant la maladie, méprisant la douleur.

A l'âge de 74 ans, la grande majorité des hommes ne songe plus qu'à un repos bien gagné. Le juge Mathieu vient de donner une leçon de courage et d'endurance peu ordinaire. Il n'est pas seulement professeur de droit civil, il est aussi professeur d'énergie.

o

## Condoléances

A une assemblée spéciale, tenue par le Conseil dans les salles de la Faculté de Droit, il a été proposé par M. Emile Ladouceur, président, secondé par M. Gaston Ringuet, conseiller de 2<sup>ème</sup> année:

1<sup>o</sup>.—Que les Etudiants en Droit et en Loi apprennent avec douleur la perte que vient de faire leur confrère M. Auguste Angers dans la personne de sa mère décédée le quatre mars mil neuf cent treize.

2<sup>o</sup>.—Qu'ils offrent à leur confrère aimé leurs sympathies vives et profondes à l'occasion du deuil qui le frappe.

3<sup>o</sup>.—Que copie des présentes résolutions soit adressée à la famille éprouvée, ainsi qu'à l'"Etudiant", et aux autres quotidiens de Montréal.

Robert BACHAND,

Secrétaire des E.E.D., et E.E.L.

Montréal, ce 5 mars 1913.

o

## Cercle Laval

Il y aura réunion du Cercle Laval, mardi, le 11 mars prochain à 7.30 précises au Salon de la Maison des Etudiants.

Par ordre,

LE SECRETAIRE.

o

## Avis important

Nous prions encore une fois nos abonnés qui ne l'ont pas encore fait, de se mettre au point de vue financier, en règle avec notre journal.

L'ADMINISTRATION.

o



# UNE PAGE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Quelques extraits d'un travail présenté par "une étudiante" au cours de littérature, le 17 février

## PAGE TIRÉE DE LA "PROFESSION DE FOI DU VICAIRE SAVOYARD"

"La sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses moeurs! Quelle grâce touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Que's préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné des leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre; et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophe tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu".

J.-J. ROUSSEAU.

(Emile, ou "De l'éducation.—Livre IV)

x x x

Toutes les anthologies ont reproduit cette page, sans jamais nous dire à quelle oeuvre du maître, il faut la rattacher. Elle est extraite du IV<sup>ème</sup> livre de l'Emile (Profession de foi du Vicaire savoyard); il n'importe guère, d'ailleurs, parce qu'au point de vue de la doctrine cette éclatante affirmation de la divinité de Jésus-Christ ne se relie à rien dans l'âme du philosophe. La religion de Jean-Jacques Rousseau, c'est celle de son Vicaire: une sorte de déisme qui se passe de la révélation, et qui partant, supprime l'incarnation. Comment l'illustre écrivain a-t-il pu jeter un si vif rayon de lumière sur le problème de la divinité de Jésus-Christ, sans devenir chrétien? Je ne sais; mais s'arrêter à cette difficulté ce serait prêter à la vie et aux écrits de Rousseau une logique que ne connut jamais ce rêveur maladif.

C'est comme un modèle de style que je cite cette page de Rousseau, et parce qu'elle représente assez bien le ton ordinaire de son éloquence. Au point de vue de la langue je remarque que tous les mots sont de la plus pure tradition française. Aucune ride, aucune de ces petites déviations de sens qui trahissent l'archaïsme. Mais d'un autre côté, il n'y a aucune trace de création; nulle part, on ne rencontre un mot d'une frappe nouvelle et qui soit en avance sur le mouvement général de la langue. C'est un vocabulaire qui

n'a pas de date. M. Ferdinand Brunot a étudié à la loupe l'évolution tantôt plus rapide et tantôt plus lente de la langue française à travers les siècles. La page de Rousseau que je viens de lire ne lui fournirait aucune donnée.

J'irai plus loin. Avant de chercher à montrer quelle est la beauté supérieure du morceau sur l'Évangile, je veux dire encore qu'est-ce qu'il ne faut pas lui demander. Aujourd'hui que la prose tend à devenir savante et recherchée presque à l'égal de la poésie, les auteurs s'appliquent à briser les accouplements de mots qui ont eu cours trop longtemps. C'est une manière de rajourner le style et d'obtenir des effets vifs et pittoresques. Rousseau ignore absolument cet artifice du métier littéraire, et il n'en a cure. Chez lui le substantif va toujours se souder à l'épithète vers laquelle le pousse une vieille affinité. Je donnerai quelques exemples: "grâce touchante", "profonde sagesse", "affreux supplice", "morale élevée", "furieux fanatisme", "héroïques vertus..." etc. Ce sont là d'honnêtes expressions qu'un Flaubert, un Goncourt n'eussent jamais consenti à enchaîner dans leur prose.

Rousseau a dit quelque part qu'il composait toujours dans sa tête d'une manière assez complète avant de rien mettre sur le papier. On peut l'en croire. Or, cette méthode comporte une certaine indécision du vocabulaire, et ne permet pas le scrupuleux travail du joaillier qui choisit dans un écrin, pour bien assortir et bien marier.

Où donc est la beauté de cette page sur l'Évangile? Elle est dans le mouvement. On sent à travers les lignes une sorte de térépilation fiévreuse. Cette passion, cette rapidité dans l'argumentation, cet art d'interpeller un invisible adversaire, c'est le Rousseau le plus pur, je veux dire le plus authentique, le mieux pris au vif de son talent. Il a eu sa "journée" légendaire, comme Pascal et Joffroy avaient eu leur "nuit". Sur la route de Vincennes en voyant se poser devant son esprit la question de la valeur éducatrice des arts et des sciences, il éprouva une sorte de vertige: Les idées se pressaient dans son cerveau comme les mouvements précipités d'une artère; il dut se laisser choir au pied d'un arbre. Rousseau sera toute sa vie l'homme du chemin de Vincennes, du moins chaque fois qu'il traitera une question morale. Ne lui demandez pas le sang-froid, ce serait lui enlever son éloquence, cette chaleur dont on subit la contagion, alors même qu'on est en garde contre ses idées. A le lire, on croit voir la pointe de son épée qui fait reculer son contradictoire jusqu'à ce qu'il l'ait poussé au mur. Dans le premier alinéa de la page sur l'Évangile, toutes les phrases se terminent par un point d'exclamation ou par un point d'interrogation: ce qui revient au même, parce que, quand Rousseau met un point d'interrogation, vous vous figurez bien que ce n'est pas pour nous demander ce que nous pensons: C'est une manière de nous provoquer...

Dirai-je que c'est là un style oratoire? Assurément, mais combien différent de celui de Bossuet par exemple. Le grand évêque aime à construire de longues périodes, d'un équilibre savant et d'une harmonie bien soutenue. C'est, du moins l'une de ses manières favorites et celle qu'on a le plus louée. Rousseau procède par petite phrases, qui se suivent dru et qui entrent comme des flèches dans l'esprit. Il est par là plus proche de nous que l'homme des grandes oraisons funèbres. Nous aimons aujourd'hui une parole directe, nerveuse, qui produise tout son effet sans trop solliciter l'attention.

De rechercher ce que vaut la page de Rousseau sur l'Évangile au point de vue apologetique, ce n'est pas mon affaire. L'accordaire l'a magnifiquement enchaînée dans la péroraison de sa conférence sur l'Établissement du règne de Jésus-Christ. On lui attribue une grande valeur plutôt comme témoignage d'un incroyant que pour la vigueur de sa dialectique. Cependant, comme le fond

emporte la forme, il m'est permis de remarquer ici que Rousseau fait preuve d'une grande pénétration pour un homme qui ne fut jamais théologien... Tous les faiseurs d'anthologies ont dénaturé la première phrase de ce passage. On lit chez eux: "La majesté des Ecritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur". Ce qu'ils ajoutent à Rousseau n'est rien; mais le mot qu'ils suppriment est le plus important et le plus lumineux de toute la page. "La sainteté de l'Évangile, dit Rousseau, "est un argument". Et cet argument parle au cœur. Contre Voltaire et les rationalistes de l'Encyclopédie qui veulent ne connaître Dieu que par l'esprit, Rousseau soutient qu'il faut aller à Lui avec toute son âme. Il se rappelle la fameuse pensée de Pascal: "Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point... C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison". Et, à la différence de tout son siècle, Rousseau comprend la profonde vérité humaine de cette formule... Je remarque, un peu plus loin, que Rousseau parle de la finesse de Notre-Seigneur. Ceci n'est pas d'une observation banale. Nous sommes habitués à considérer le Sauveur comme dominant ses adversaires de tout l'éclat de sa pensée divine. Mais d'une part, Jésus-Christ venait pour substituer une loi à une autre; d'autre part, il entendait ne manifester sa divinité que graduellement. Cela devait le placer parfois dans une situation assez délicate vis-à-vis des pharisiens. Rousseau a très bien vu ce qu'il y avait alors d'habileté en quelque sorte stratégique dans les réponses du Sauveur.

x x x

La pensée essentielle du morceau, c'est que la sublimité de la doctrine évangélique est une preuve par elle-même de la divinité de son auteur. On a contesté l'originalité de la morale de l'Évangile. Si on prend la question de ce biais, elle est très difficile, parce qu'elle demande une vaste enquête, et dans des domaines qui sont bien spéciaux. Des philosophes, comme Etienne Vacherot, ont cru retrouver, chez les moralistes de l'antiquité, la trace de tous les enseignements de Notre-Seigneur, et de ceux-là mêmes qui nous ont paru les plus neufs et les plus héroïques. Je dois les en croire sur parole. Mais la réponse anticipée de Rous-

seau me paraît décisive: "Où, dit-il, Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple?" En effet, on peut trouver ça et là chez les Grecs et chez les Latins, des préceptes dont le ton rappelle celui de l'Évangile. Mais comment un homme sans lettres, grandi dans une bourgade, aurait-il pu extraire de tout ce qu'ont pensé les philosophes, une doctrine exquise et qui n'a pas été égalée? Un si merveilleux électionisme, comme on dirait aujourd'hui, n'est pas d'un homme, et surtout n'est pas d'un charpentier...

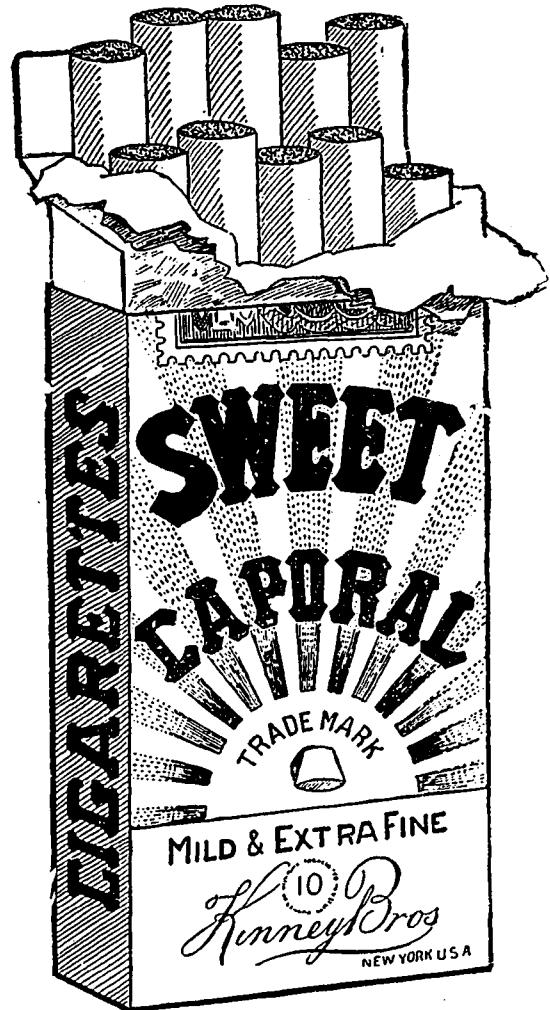
Rousseau était artiste, profondément! Quelques jours avant sa mort, son protecteur Girardin, lui fit donner un concert dans l'île des Peupliers. Rousseau en éprouva une telle jouissance et en demeura si ému qu'il demanda par respect pour ce souvenir sacré, d'être enterré à cet endroit. Eh bien! je me dis qu'un tel homme était prédestiné à goûter la céleste idylle qu'est l'Évangile, ce spectacle de Jésus voyageur au milieu de nous pour guérir nos douleurs et nous enseigner la doctrine du père universel. Quel qu'il en soit, il sera beaucoup pardonné à Rousseau pour avoir écrit cette phrase: "La sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon cœur".

Irène LESAGE.

Ce 17 février 1913.



La rumeur vient de nous annoncer que nous avons à Laval l'émule de Gargantua en la mince et fluette personne de Monsieur H. B... E.E.L. Il est grand comme la moitié d'un, large comme le tiers d'un petit homme, et il mange comme dix gros hommes. N'en soyez pas surpris: il fait des délices de l'EAU DE RIGA.



**LA FORME LA PLUS PURE  
SOUS LAQUELLE LE TABAC  
PEUT ÊTRE FUMÉ.**

*Lancet.*